



HAL
open science

Les voyageurs et les animaux dans l'Océan Indien du XIXe siècle

Jehanne-Emmanuelle Monnier

► **To cite this version:**

Jehanne-Emmanuelle Monnier. Les voyageurs et les animaux dans l'Océan Indien du XIXe siècle. *Revue historique de l'océan Indien*, 2018, L'animal en Indianocéanie : De l'Antiquité à nos jours, 15, pp.257-264. hal-03249789

HAL Id: hal-03249789

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03249789v1>

Submitted on 4 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les voyageurs et les animaux dans l'Océan Indien du XIX^e siècle

Jehanne-Emmanuelle Monnier
Docteure en Histoire contemporaine
La Réunion

Introduction

Les animaux accompagnent les humains depuis des milliers d'années, forgeant ainsi un fort lien d'interdépendance entre les hommes et les autres espèces. Cette relation homme-animal est très sensible au contexte culturel remarquent les psychologues Catherine Amiot et Bastian Brock⁶⁴⁰. Cependant, tempèrent les historiens des sciences Lorraine Daston et Peter Galison, les nombreuses études anthropologiques ont montré que, dans toutes les cultures et dans toutes les régions du monde, les relations entre humains et animaux sont complexes et ambivalentes, structurées entre deux pôles opposés : l'amour et l'exploitation, la confiance et la domination, l'implication et le détachement⁶⁴¹.

Qu'en est-il dans l'océan Indien et que peuvent nous apprendre les voyageurs dans cette région ?

Pour qui parcourt l'océan Indien au milieu du XIX^e siècle, les animaux sont présents partout et revêtent la plupart du temps une grande importance, soit parce qu'ils sont nécessaires au voyage, soit parce qu'ils représentent au contraire un danger, soit, enfin, parce qu'ils constituent un objet de curiosité et de fascination.

Voyager dans l'océan Indien au milieu du XIX^e siècle, c'est aussi se confronter à des sociétés pour qui l'animal occupe une place différente ou chez qui la hiérarchie des animaux est inversée, s'articulant souvent autour des pôles de l'utilitarisme et du ritualisme. L'animal peut servir de médiateur commode, d'appropriation mutuel entre voyageurs et autochtones. Ou, au contraire, la différence d'approche de l'animal peut devenir une source de malentendus et de difficultés entre le voyageur et la population locale.

Nous nous intéresserons donc ici principalement au point de vue de trois voyageurs du milieu du XIX^e siècle sur les animaux de l'océan Indien : la grande voyageuse autrichienne Ida Pfeiffer, l'explorateur naturaliste français Alfred Grandidier et un anonyme réunionnais ayant rapporté des croquis humoristiques de son voyage à Madagascar en 1862, à l'occasion du couronnement du roi Radama II. Son carnet s'intitule « Les paniques du

⁶⁴⁰ Catherine Amiot et Bastian Brock, « *Toward a psychology of human-animal relation* », *Psychological bulletin*, 2015, vol. 141/1, p. 6-47, p. 6, 36.

⁶⁴¹ Lorraine Daston, et Peter Galison, *Objectivity*. Brooklyn: New York Zone Books, 2007. Mattei Candea, « *I fell in love with Carlos the meerkat: engagement and detachment in human-animal relations* », *American Ethnologist*, vol. 37/2, May 2010, p. 241-258, p. 244.

voyageur à Madagascar ». Nous nous attarderons aussi sur ce que ces voyageurs rapportent de l'attitude des populations locales vis-à-vis des animaux, selon trois axes principaux : les animaux utiles aux hommes, les animaux nuisibles, qui effraient ou menacent les humains, et enfin les animaux exceptionnels, ceux à qui l'on voue un culte ou que l'on recherche pour leur rareté.

I – Des animaux utiles pour les voyageurs comme pour les peuples locaux

Dans l'océan Indien du XIX^e siècle, l'animal est très présent dans la vie quotidienne de tous les hommes, qu'il s'agisse des voyageurs ou des autochtones. L'animal constitue une source de nourriture pour tous et un auxiliaire précieux dans les déplacements des voyageurs. On pourrait donc évoquer ici avec Kristin Armstrong Oma une sorte de « contrat social » entre l'homme et l'animal dans les sociétés traditionnelles, dépassant la simple dominante du cavalier sur sa monture ou de l'éleveur sur son bétail⁶⁴².

La dimension utilitaire de l'animal paraît alors la plus consensuelle entre voyageurs et habitants de l'océan Indien, bien que la proximité des habitants de Sumatra avec leurs porcs, qui vivent au rez-de-chaussée des maisons sur pilotis, écoeure souvent Ida Pfeiffer⁶⁴³. La voyageuse autrichienne semble alors oublier qu'à la même époque nombre de paysans européens vivent également sous le même toit que leur bétail.

A une époque où le chemin de fer pénètre tout juste l'Inde, le meilleur moyen de se déplacer dans les territoires bordant l'océan Indien reste la marche à pied ou l'emploi d'un animal. Que l'on monte directement un cheval, comme Ida Pfeiffer parcourant Java et Sumatra⁶⁴⁴, ou que l'on se fasse tracter en char par un bœuf à travers l'Inde comme Alfred Grandidier, les animaux sont des auxiliaires incontournables. Et la variété des animaux utilisés à cette occasion est grande : Ida Pfeiffer voyage aussi en caravane de chameaux en Inde du Nord⁶⁴⁵.

Les voyageurs ont également l'occasion d'observer toutes sortes d'usages des animaux qui leur sont peu familiers. Ida Pfeiffer témoigne par exemple de l'emploi des éléphants comme bêtes de somme par les Anglais à Ceylan, tirant ou traînant des charges colossales, tandis que les Cinghalais préfèrent utiliser le pachyderme comme une monture de prestige⁶⁴⁶. Comme d'autres, elle note aussi quel travail d'auxiliaires jouent les oiseaux de proie en nettoyant les cadavres des Parsis exposés à Bombay⁶⁴⁷.

Cependant, bien que la plupart des habitants des régions de l'océan

⁶⁴²Kristin Armstrong Oma, « *Between trust and domination: social contracts between humans and animals* », *World Archaeology*, n° 42/2, 2010, p. 175-187.

⁶⁴³Ida Pfeiffer, *Mon second voyage autour du monde*. Paris : Hachette, 1859, p. 212.

⁶⁴⁴*Ibidem*, p. 139, 143.

⁶⁴⁵Ida Pfeiffer, *Voyage d'une femme autour du monde*. Paris : Hachette, 1859, p. 366.

⁶⁴⁶*Ibidem*, p. 242.

⁶⁴⁷*Ibidem*, p. 401.

Indien et des voyageurs s'accordent sur le fait de manger des animaux, la liste des bêtes comestibles ou les rites autour de leur mise à mort peuvent au contraire provoquer des dissensions. Ida Pfeiffer stupéfie des habitants de Bornéo en leur suggérant de manger un boa qu'ils viennent de tuer, alors que le serpent est communément consommé à Singapour⁶⁴⁸. Au contraire, alors qu'il s'agit d'un grand honneur pour les Malgaches que l'hôte mette lui-même à mort les zébus qui seront consommés au cours du festin, Alfred Grandidier, invité du chef Befanery, refuse de se soumettre à cette pratique qu'il juge barbare, au risque de froisser grandement son hôte. Bien qu'il ait lui-même tué une importante quantité d'animaux au cours de son existence, Alfred Grandidier s'émeut et se révolte du sort fait aux animaux de boucherie et de sacrifice à Madagascar, qui s'apparente selon lui à une torture inutile. « Quand le bœuf est tombé, ils se jettent sur lui et le dépècent encore vivant. C'est un hideux spectacle d'assister à la barbarie de ces sauvages qui, du reste, ne sont pas plus tendres pour les hommes que pour les animaux »⁶⁴⁹.

Ce paradoxe est courant chez les voyageurs européens puisque l'on peut souligner que Charles Darwin, lui-même féru de chasse, développe parallèlement une grande sensibilité à la souffrance animale⁶⁵⁰. Les chercheurs en psychologie relèvent que la violence imposée aux animaux par les hommes, surtout s'il s'agit de gros animaux, peut souvent être assimilée à une violence infligée à des êtres humains, et paraît donc plus intolérable⁶⁵¹. C'est sans doute plus encore le cas en pays étranger où la culture, les valeurs et les tabous locaux sont inconnus de celui qui observe.

Cependant, cette attitude hypocrite vise surtout à dénoncer la prétendue sauvagerie de certaines populations à travers le traitement animal, c'est pourquoi Alfred Grandidier conclut son propos en l'étendant au sort que les Malgaches réservent aux autres hommes.

De même, si Ida Pfeiffer ne voit pas d'inconvénient à ce que les hommes tuent des animaux pour le loisir dans le cadre de la chasse (voir plus loin), elle s'offusque des combats de coqs très nombreux en Malaisie et en Indonésie. Si c'est davantage le jeu d'argent qui lui est associé qui révolte la voyageuse autrichienne, la cruauté envers les animaux dont font preuve les Malais dans ce loisir constitue pour elle un signe de la dégénérescence de leur culture⁶⁵². Chez Alfred Grandidier comme sous la plume d'Ida Pfeiffer, la dénonciation d'une violence envers les animaux cache donc surtout une critique, voire un mépris, à l'égard de sociétés traditionnelles.

II – Des animaux dangereux ou repoussants

Privés de leur confort habituel, les voyageurs sont souvent

⁶⁴⁸Ida Pfeiffer, *Mon second voyage autour du monde*, op. cit., p. 119.

⁶⁴⁹Alfred Grandidier, « Carnet d'exploration n° 7 », Muséum National d'Histoire Naturelle.

⁶⁵⁰Denis Buican, *Darwin dans l'histoire de la pensée biologique*. Paris : Ellipses, 2008, p. 62.

⁶⁵¹Camilla Pagani, « Perception of a common fate in human-animal relations and its relevance to our concern for animals », *Anthrozoös*, n° 13/2, 2000, p. 66-73.

⁶⁵²Ida Pfeiffer, *Mon second voyage autour du monde*, op. cit., p. 174.

confrontés à toute une faune désagréable lors de leurs voyages qui, si elle n'est pas spécifique à l'océan Indien, n'en demeure pas moins difficile à éviter. Il s'agit en premier lieu des moustiques, rats et autres cancrelats. Leur omniprésence est telle qu'il vaut mieux essayer de s'en accommoder et de la traiter avec humour, comme le fait dans ses caricatures le Réunionnais voyageant à Madagascar en 1862.

Mais, comme le rappellent également ces dessins humoristiques, le voyageur est en outre exposé à de réels dangers à travers les animaux. La faune la plus crainte dans l'océan Indien à cette époque est constituée par les crocodiles et les tigres, deux espèces qui tuent régulièrement voyageurs comme habitants locaux. Les bains de mer n'étant pas encore à la mode, personne, en revanche, ne craint véritablement les requins. S'ils ont été éliminés des Seychelles, les crocodiles demeurent nombreux à Madagascar au milieu du XIX^e siècle, et sont particulièrement craints lorsqu'il s'agit de traverser l'un des nombreux cours d'eau non équipé d'un pont. C'est donc sans surprise que les caïmans figurent en bonne place parmi les « paniques du voyageur à Madagascar » selon le caricaturiste réunionnais.

En Inde, en Malaisie et sur l'île de Sumatra, c'est le tigre qui hante l'imaginaire des populations locales comme des voyageurs. Ida Pfeiffer témoigne parfaitement de cette terreur engendrée par l'éventualité d'une rencontre avec un tigre aussi bien dans les plaines indiennes que dans la jungle malaise et indonésienne⁶⁵³, ainsi que de la réalité statistique des attaques mortelles à Singapour. « Les tigres sans nombre y arrivent [à Singapour] de Malakka en passant à la nage le faible bras de mer Le nombre de ces hôtes féroces a considérablement augmenté ces dernières années. Ils ne craignent pas de faire irruption en plein jour dans les plantations et d'en emporter les ouvriers. En 1851, quatre cent personnes furent dévorées par eux dans la petite île de Singapour »⁶⁵⁴.

Il est intéressant de noter que la voyageuse relie l'expansion humaine et le défrichement de la jungle à la recrudescence des attaques de félins. Il semble donc évident que les tigres s'en prennent d'autant plus aux hommes que ceux-ci réduisent le territoire naturel des animaux sauvages. On peut penser que les sociétés traditionnelles de ces régions, si elles redoutaient bien entendu l'animal, étaient peut-être moins exposées à ses attaques avant que la colonisation européenne ne vienne bouleverser l'écosystème.

Les témoignages sur les crocodiles et les tigres sont d'autant plus précieux que ces animaux ont aujourd'hui quasiment disparu de la zone océan Indien, victimes d'une chasse intensive. Car si les animaux peuvent effectivement représenter une menace pour les hommes, voyageurs de passage, colonisateurs ou villageois autochtones, en définitive, l'homme demeure plus dangereux encore pour les animaux. Les fonctionnaires

⁶⁵³Ida Pfeiffer, *Voyage d'une femme autour du monde*, op. cit., p. 381, Pfeiffer, Ida, *Mon second voyage autour du monde*, op. cit., p. 171.

⁶⁵⁴*Ibidem*, p. 40.

britanniques des Indes considéraient d'ailleurs comme une des plus éclatantes réussites de la colonisation l'élimination de la plupart des prédateurs sauvages⁶⁵⁵. Or la définition d'un animal dangereux, d'une vermine, peut varier considérablement d'une société à l'autre, les peuples de l'Océan Indien et les Européens ne s'accordant pas forcément sur l'identité de la faune nuisible, comme le souligne par exemple Clapperton Chakanesta Mavhunga à propos de l'Afrique australe⁶⁵⁶.

III – Des animaux exceptionnels, c'est-à-dire rares ou sacrés

Tigres, mais aussi éléphants, panthères, guépards, hippopotames, lions ou rhinocéros sont l'objet d'un sentiment ambivalent de la part de la plupart des voyageurs. Car s'ils peuvent se montrer dangereux sur le trajet, ce sont également des animaux dotés d'un fort pouvoir d'attraction. Faune auréolée d'un très grand prestige du fait de sa puissance et de son agressivité, ces bêtes sont, à ce titre, vivement recherchées par les chasseurs. Cependant, comme le révèle Ida Pfeiffer au sujet de la chasse à l'éléphant à Ceylan, la chasse tient parfois plus du piège tendu que du combat héroïque⁶⁵⁷.

Tous les voyageurs se muent en chasseur à un moment ou à un autre de leur périple, pour se nourrir mais surtout pour se délasser. Lors de son périple en Inde en 1890, le Prince Oukhtomsky pratique quotidiennement la chasse à l'antilope ou à la panthère⁶⁵⁸. La chasse constitue en effet un loisir extrêmement populaire et répandu au XIX^e siècle, aussi bien parmi les Européens qui constituent l'écrasante majorité des voyageurs, que parmi les populations locales de l'océan Indien. D'ailleurs la chasse constitue un bon moyen de se rapprocher au travers d'une passion commune.

La chasse au tigre en Inde est devenue une véritable institution au XIX^e siècle, une activité qu'il faut avoir pratiquée, au même titre qu'il faut avoir visité le Taj Mahal. Ida Pfeiffer ne manque pas d'y prendre part. Comme dans la chasse à courre où la meute de chien joue un rôle essentiel, la chasse au tigre ne serait pas possible sans le concours d'un autre animal : l'éléphant. Les chasseurs choisissent en effet cette monture imposante qui doit leur permettre de suivre leur proie, tout en restant à l'abri des griffes du tigre grâce à la hauteur de l'éléphant. Le pachyderme est en revanche laissé à lui-même pour défendre sa trompe des crocs du félin, si bien que l'on assiste au double combat du tigre contre les hommes et contre l'éléphant⁶⁵⁹ ! C'est à ce titre que des ethnologues et anthropologues comme Paul Nadasdy réfléchissent sur le concept d'échange réciproque entre le chasseur humain et

⁶⁵⁵Harriet Ritvo, *The animal estate*. Cambridge Massachusetts: Harvard University Press, 1987, p. 282.

⁶⁵⁶Chakanesta Mavhunga Clapperton « *Mobility and the making of animal meaning: the kinetics of "vermin" and "wildlife" in Southern Africa* », in Linda Kalof et Georgina Montgomery (dir.), *Making animal meaning*. East Lansing: Michigan State University Press, 2011.

⁶⁵⁷Ida Pfeiffer, *Voyage d'une femme autour du monde*, op. cit., p. 241-242.

⁶⁵⁸E. Oukhtomsky, *Voyage en orient*. Paris : Librairie Charles Delagrave, 1893, p. 257, 264.

⁶⁵⁹Ida Pfeiffer, *Voyage d'une femme autour du monde*, op. cit., p. 386.

l'animal chassé, qui peut être compris de manière symbolique mais aussi plus littéralement dans certaines sociétés traditionnelles⁶⁶⁰. Et le fait que certains animaux comme le chien, le cheval et ici l'éléphant puissent servir d'auxiliaires au chasseur, complexifie encore la relation homme-animal au sein du processus de chasse.

Quoi qu'il en soit, la chasse au tigre en Inde est si fameuse qu'Alfred Grandidier se désole amèrement d'avoir manqué cette occasion, même s'il peut se consoler avec des chasses au guépard, à l'éléphant et au rhinocéros⁶⁶¹. Il peut s'enorgueillir d'avoir tué un hippopotame sur la côte en face de Zanzibar, un des animaux les plus recherchés dans cette région.

Toujours plus ou moins pétris de culture scientifique, tous les voyageurs dans l'océan Indien à cette époque se piquent également d'entreprendre des chasses à but naturaliste, que ce soit pour se constituer une collection personnelle ou remplir les muséums d'Europe. Ida Pfeiffer indique ainsi qu'elle passe des jours entiers dans la jungle qui entoure Singapour, les marais de Bornéo ou encore de Sumatra afin de collecter des spécimens entomologiques⁶⁶². Alfred Grandidier, voyageant officiellement en tant que naturaliste à Madagascar, s'échine à capturer toutes les espèces les plus rares et les plus précieuses du point de vue scientifique comme le sifaka blanc et le petit aye-aye. Et c'est là que le zoologiste entre parfois en conflit violent avec la population locale, qui attribue une toute autre valeur à l'animal.

C'est ainsi qu'ayant tué un propithèque de Verreaux, ou sifaka blanc, près du Cap Sainte-Marie à l'extrême Sud de Madagascar en 1866, Alfred Grandidier déclenche les foudres des villageois voisins, et en particulier de l'*ombiasy* qui invoque l'offense. En effet, le voyageur de passage apprend alors qu'il vient de tuer un animal *fady*, sacré pour les Malgaches. Réussissant à conserver la peau de l'animal après négociations, le naturaliste doit néanmoins rendre le reste de la dépouille aux Malgaches, qui l'enterrent afin de réparer la rupture du tabou. « Je commençais à enlever la peau du précieux animal que j'avais tué. Dès les premiers coups de scalpel, une cinquantaine d'indigènes (...) armés de leurs sagayes et de leurs escopettes m'entouraient, paraissant prendre un vif intérêt à mon travail. Aux propos qu'ils tenaient, je compris que je blessais leurs préjugés en dépouillant le sifaka de sa belle peau. Que faire ? (...) je sentis le danger de ma conduite sacrilège. Cependant, je tenais par-dessus tout à conserver la dépouille d'un animal aussi précieux que ce propithèque, dont je n'étais pas sûr dans la suite de pouvoir me procurer un autre exemplaire. J'eus l'air de ne pas comprendre leurs observations (...), je continuai tranquillement mon ouvrage. J'allais finir lorsqu'une députation vint me trouver. (...) Je me soumis. Tout peuple sauvage a ses doctrines ridicules et ses cérémonies puérides, et il est du devoir

⁶⁶⁰Paul Nadasdy, « *The gift in the animal. The ontology of hunting and human-animal sociality* », *American ethnologist*, vol. 34, n° 1, février 2007, p. 25-43.

⁶⁶¹Alfred Grandidier, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*. Paris : impr. Générale de C. Lahure, 1870, p. 186.

⁶⁶²Ida Pfeiffer, *Mon second voyage autour du monde*, *op. cit.*, p. 40, 110, 160.

et de l'intérêt du voyageur de les respecter. (...) Ce qui fut dit fut fait : sur le corps de la pauvre bête, on mit quelques pierres. (...) Le sifak est un animal sacré pour les Antandrouïs mais on peut triompher par l'intérêt des scrupules de tout Malgache. [Don d'un baril de poudre] »⁶⁶³.

Si les voyageurs se moquent parfois du culte que rendent certains peuples aux animaux, notamment les Malgaches et les Hindous, ils peuvent également se reconnaître dans le respect réservé aux animaux. Même s'ils ne sont pas animés des mêmes motifs, autochtones et voyageurs peuvent se retrouver dans la louange de l'exubérance de la vie et de la nature, à travers la contemplation du règne animal.

Alfred Grandidier avoue ressentir un sentiment esthétique exotique en contemplant les nombreux et divers animaux qui s'ébattaient autour du fameux temple de Trichy. Les Indiens, quant à eux, y reconnaissent la manifestation de la vie et, par piété religieuse, accordent à ces animaux des connections divines. « Je me suis longtemps diverti à regarder les singes qui habitent ce rocher, où ils mènent une vie toute aérienne. (...) Je vis passer deux éléphants de la pagode que leurs mahouts dirigeaient. (...) Les troupes de singes qui gambadaient sur les murs se suspendaient aux corniches. (...) Les nuées de perruches qui s'abattaient sur les toits des sanctuaires et dont le joli plumage vert se détachait sur le fond rouge foncé de la brique, tous ces saints animaux donnaient un cachet d'originalité à la partie du temple que je visitais. Je me rappelle encore aujourd'hui avec plaisir cette scène particulière de l'Orient »⁶⁶⁴.

Alfred Grandidier témoigne encore en Inde de son admiration pour les Jaïns qui poussent la sollicitude envers les animaux jusqu'à éviter de tuer le moindre insecte ou instituer des hôpitaux destinés aux bêtes malades et vieillissantes. Se présentant lui-même en amoureux des animaux, il conclut au milieu d'un de ces hospices vétérinaires de Bombay : « Je laisse penser à mes lecteurs si j'étais à mon aise au milieu de ce monde vivant »⁶⁶⁵.

L'Océan Indien paraît alors, sous la plume des voyageurs, une région bénie où les animaux ont toute leur place dans la société aux côtés des hommes, d'égal à égal. Mais, s'il est vrai qu'une place particulière peut être accordée aux animaux dans certaines sociétés, qui paraissent alors plus zoophiles que l'Europe, il s'agit avant tout d'une vision superficielle et romantique de visiteurs.

Vision romantique qui s'étend au monde sauvage dans lequel s'épanouit aussi une faune nombreuse. Ida Pfeiffer, sensible au spectacle des animaux exotiques et sauvages dans la jungle malaise, qui revêt alors pour elle l'aspect du paradis, écrit : « J'étais (...) occupée des objets intéressants qui, à chaque pas, s'offrait à mes regards. Ici des singes joueurs sautaient de branche en branche, là s'envolaient des oiseaux aux couleurs les plus

⁶⁶³ Alfred Grandidier, « Types nouveaux ou peu connus du Muséum de Saint-Denis : le propithèque de Verreaux », *Album de l'île de La Réunion, 1866-1867*, p. 156-157.

⁶⁶⁴ Alfred Grandidier, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit.*, p. 98-99.

⁶⁶⁵ *Ibidem*, p. 165-166.

variées »⁶⁶⁶.

Conclusion

En définitive, l'animal apparaît autant comme un allié que comme un ennemi du voyageur, il représente un moyen de médiation entre le voyageur et les populations locales aussi bien qu'une source de tension, de conflit et d'incompréhension. Car les animaux, sauvages ou domestiques, font partie intégrante de la société humaine, dans l'océan Indien mais aussi dans les autres régions du monde. Les sociétés locales, tout comme les voyageurs, projettent toutes sortes de croyances, de représentations, d'idées, d'émotions sur les animaux. Étudier le rapport d'une société aux animaux permet d'en apprendre beaucoup sur elle-même, les ethnologues ne s'y sont pas trompés. Analyser le regard que portent des étrangers sur la manière dont une société interagit avec le monde animal révèle aussi beaucoup du sentiment de ces observateurs. L'animal constitue en outre un dérivatif commode pour certains hommes souhaitant exprimer leur opinion sur d'autres hommes, comme l'ont prouvé depuis longtemps les fabulistes. Finalement, l'homme n'est-il pas un animal parmi d'autres ?

⁶⁶⁶Ida Pfeiffer, *Mon second voyage autour du monde, op. cit.*, p. 40.